



HAL
open science

RÔLE DE LA CHÈVRE AU POINT DE VUE ÉCONOMIQUE ET SOCIAL

Joseph Crepin

► **To cite this version:**

Joseph Crepin. RÔLE DE LA CHÈVRE AU POINT DE VUE ÉCONOMIQUE ET SOCIAL. *Le Lait*, 1922, 2 (5), pp.313-328. hal-00894697

HAL Id: hal-00894697

<https://hal.science/hal-00894697>

Submitted on 11 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MÉMOIRES ORIGINAUX ⁽¹⁾

RÔLE DE LA CHÈVRE AU POINT DE VUE ÉCONOMIQUE ET SOCIAL,

par JOSEPH CREPIN.

Exposé préliminaire.

En France, où l'agriculture jouit d'un domaine de grande richesse, qui, à la faveur d'un climat privilégié, peut étendre ses vastes plantations jusque dans les parages d'altitude, l'Agronome comme le Forestier ne veulent juger l'espèce caprine que sur les déprédations qu'elle est capable de commettre sur le terrain où se déploie leur activité.

Il a fallu la grande crise économique d'après-guerre pour que les esprits, rendus attentifs à tout ce qui peut augmenter les ressources alimentaires du pays, consentissent à s'orienter vers une plus juste et plus judicieuse conception du rôle que peut remplir la chèvre dans les services de nos besoins domestiques.

La *Société Nationale d'Acclimatation de France*, qui n'a cessé depuis sa fondation de s'intéresser à la question caprine et y a vu tout le parti que peuvent tirer l'hygiène et le bien-être publics d'une utilisation rationnelle de cet animal agricole, a saisi l'occasion pour signaler au pouvoir officiel ce qu'elle a pu faire, par le seul concours et les seuls moyens de son association, pour le développement d'une industrie caprine adaptée à certains besoins pressants de notre vie sociale.

Le Ministre de l'Agriculture de France a jugé ces résultats dignes de toute son attention et, pour en témoigner, m'a fait l'honneur de m'envoyer à Ruremonde les exposer au Congrès d'élevage de la chèvre où ils pouvaient être discutés entre gens compétents pour le plus grand profit de l'œuvre que nous avons l'ambition d'accomplir en commun.

Nous pensons en France que, pour faire de la capriculture rationnelle de bon rendement, il importe tout d'abord de bien connaître les races caprines afin de saisir, à première vue, les caractères qui

(1) Reproduction interdite sans indication de source.

les distinguent entre elles et ensuite de chercher la meilleure formule pour atteindre par la sélection dans la race choisie, au plein développement des qualités qui la recommandent.

Nous possédons déjà sur les races des notions précises qui seront le fil d'Ariane qui nous guidera dans l'obscur dédale de la science caprine. Nous savons que cette espèce se partage, tout comme l'espèce humaine, en trois grandes branches ethniques fondamentales ayant chacune sa physionomie propre et spéciale. Les caractéristiques respectives à saisir siègent dans la tête, dans la pigmentation du derme, dans le système kératique et pileux.

La branche la plus importante a son habitat originel sur le grand plateau Central d'Asie dans la région qui s'étend des contreforts de l'Himalaya jusqu'aux Monts Altaï. Vient ensuite le groupement des races africaines qui a le sien dans les Monts Abyssins.

Enfin la branche caprine d'Europe place son lieu d'origine dans le grand massif des Alpes.

Dans les autres parties du monde nous n'avons pas découvert de chèvres aborigènes; les troupeaux y existant marquent des origines précises d'autres lieux, mais peuvent y avoir été importés à des époques déjà très anciennes.

Le cadre de cet exposé ne me permet pas de m'étendre davantage sur les caractères morphologiques distinctifs de race. Cependant il importe, pour rendre immédiatement saisissable l'utilité de notre méthode, de dire que *l'allongement du poil, la nuance claire de l'iris de l'œil* caractérisent l'origine asiatique; *le poil très ras, soyeux et brillant de la robe aux tons vifs et tranchés, les yeux de couleur sombre à reflet métallique* indiquent l'origine africaine.

Dans ces deux groupements de chèvres exotiques on remarquera que l'oreille est molle et tombante, souvent même très longue. Les cornes, en régression, grêles chez les femelles, s'allongent en s'écartant pour prendre chez les mâles plus particulièrement des courbures en spirales plus ou moins nombreuses.

Dans la race souche du groupement africain, le chanfrein est très convexe; cette forme s'accuse quelquefois jusqu'à la difformité comme dans la race Berber de Nubie.

La population caprine d'Europe a subi des perturbations de sang tellement profondes que sa caractéristique ethnique est devenue en quelque sorte insaisissable pour la généralité des Eleveurs.

Au cours de la migration des peuples les hordes qui se sont

abattues sur l'Europe venant du nord de l'Asie traînaient à leur suite des troupeaux de chèvres. Déjà à cette époque, on considérait la chèvre comme le seul bétail pratique pour le ravitaillement de troupes faisant de longues marches. Mieux que tout autre, en effet, cette espèce animale joint à l'endurance, l'aptitude aux mouvements rapides comme en comportait la tactique de l'envahisseur. Celui-ci devait constamment engager la lutte avec les populations indigènes pour se frayer passage ou imposer sa domination. Dans ces troupeaux de ravitaillement figuraient, en grand nombre, des bêtes de toutes les races asiatiques qui, en cours de route, étaient venues se fusionner avec les chèvres rencontrées dans tous les pays et incorporées dans le bétail d'approvisionnement de bouche. De là ces alliages multiples, incohérents et indéfinissables dont est faite la population caprine d'Europe. Elle s'est même sous cette forme imprécise, hétérogène, répandue un partout jusque dans les autres parties du monde. Le naturaliste, à bout de recherches pour la comprendre et la définir, s'est résigné à la classer empiriquement sous le nom de « *Capra vulgaris* ».

Cependant, entre les deux routes d'invasion qui se dessinent, l'une au Sud, tout au long de la côte méditerranéenne jusqu'à la chaîne des Pyrénées, l'autre au Nord à travers la plaine de l'Europe Centrale en franchissant la trouée des Vosges pour venir sillonner tout l'ouest du continent jusqu'à l'Atlantique, se dresse le haut massif alpestre du Saint-Gothard, avec ses cîmes jugées jusque dans les temps modernes impraticables au cheminement des peuples envahisseurs.

C'est là dans cette région inaccessible et inviolée, qu'il nous a été donné de découvrir un caprin, superbe de taille et de forme, offrant l'unité morphologique de son espèce au degré requis. Il revêt de multiples livrées ; mais, sous toutes celles-ci, nous lui trouvons exactement la même valeur économique. Il porte en un mot la marque originale d'un groupe de races qui est nécessairement celle de la chèvre d'Europe, celle de la race type de notre continent (1).

Ailleurs, dans les Pyrénées, en Corse, dans le Massif Central de la France, etc., etc., même en Algérie, la race antochthone a été

(1) Cette observation faite au cours de mes recherches sur les types de race se trouve confirmée par les travaux du Dr AUGST sur les fossiles des capridés de la région alpestre (âge de la pierre) : *Abstammung und Herkunft mitteleuropäischen Hausziegen*, Verlag Carl Winter, Heidelberg.

submergée par l'afflux du sang étranger. On trouve bien dans quelques-unes de ces régions des troupeaux qui ont gagné à la longue par la consanguinité, la communauté de vie, de régime, l'influence du climat, une certaine fixité physionomique, mais ces races de formation récente combinées avec des éléments de fortune et selon des règles empiriques, ne donneront jamais des résultats économiques comparables à ceux que la chèvre indigène d'Europe et aborigène des Alpes est capable de procurer.

Cette race est la plus grande de l'espèce. Le bouc y atteint facilement un mètre au garrot. La robe est à poil ras et habituellement polychrome. *Le blanc* n'y intervient que comme marque *d'albinisme*. C'est pourquoi la sélection, dans cette couleur, est si facile à opérer avec généralisation sur tout le sujet. Les bêtes blanches, issues de *générations de reproducteurs eux-mêmes tout blancs*, sont de moindre endurance que les autres et donnent un déchet considérable lorsqu'on les exporte de leurs montagnes natales, ce qui prouve que le blanc contrindique la rusticité.

Les livrées de l'Alpine se caractérisent par des teintes peu vives se dégradant généralement du noir au fauve et du fauve au clair dans tous les tons du gris. Les taches, à l'encontre de ce qui s'observe dans la robe de l'Africaine où elles sont de forme arrondie et de couleur franche et tranchée, se dessinent chez l'Alpine en striures sur un fond qui, aux extrémités du corps, sur le ventre et les membres, se lave en teintes plus claires ou s'accroît en plus sombre. Une raie foncée règne souvent tout au long de l'échine.

Le chanfrein de l'Alpine accuse, en son profil, la saillie frontale comme pour marquer chez cette race plus d'intelligence que chez les autres. Il existe également au voisinage du mufle un petit renflement indiquant la disposition à être bonne mangeuse, qualité essentielle pour un bétail de rapport. L'oreille est droite, mobile et en cornet. Les cornes partent du front *parallèlement* et se maintiennent ainsi souvent même dans la courbure qu'elles prennent à leur extrémité.

La chèvre dans sa fonction économique.

Il est bien évident que la chèvre est une bête de montagne dans toutes ses races. C'est une erreur de croire qu'il y a la chèvre de plaine et la chèvre des hauteurs. Dans le confort de la vie d'étable,

elle prend simplement plus de taille et plus d'abdomen que dans les conditions de vie qui la rapproche de l'état sauvage, mais nous savons que *comme bête de pâture, elle ne prospère qu'en région d'altitude*. Pourquoi? Parce que là seulement elle trouve une terre pauvre, perméable, sèche, un sol rocailleux où ne peuvent subsister et évoluer les parasites entozaires qui sont les mortels ennemis des caprins, tels les strongles, les distomes que nous connaissons plus particulièrement.

Mais ce qui dans la biologie caprine surprend au plus haut point et ce qui a pour nous une importance capitale dans le sens économique, c'est que cet animal qui semble par sa nature prédestiné pour exister dans un cadre de vie fruste et primitive, en commensal de l'indigent, qui se nourrit avantagement de plantes sauvages, ligneuses et grossières, souvent impropres à l'alimentation des autres herbivores, est admirablement conformé pour s'adapter à un régime diamétralement opposé à celui qui lui semblerait naturel. En effet par sa robuste constitution, par la vigueur de son tempérament, il supporte sans aucun dommage pour sa santé, la stabulation constante et se fait à tous les régimes alimentaires institués pour le pousser à la surproduction et affiner le goût de son lait.

C'est ainsi que, après avoir entraîné la chèvre par l'éducation à devenir forte mangeuse, on la stabilise impunément à l'attache devant sa mangeoire copieusement garnie de la nourriture spéciale et appropriée pour faire du grand rendement. Elle donne ainsi le double de la quantité de lait qu'elle donnerait normalement. On peut dire qu'on la pousse à faire du lait, comme d'autres animaux confinés et immobilisés dans un espace restreint pour l'engraissement, tels le porc, le poulet, le canard, l'oie, sont poussés à faire de la graisse, de la viande ou du foie gras.

A la faveur d'un pareil entraînement, la lactation de la chèvre alpine peut se prolonger au-delà de deux ans, sans aucune interruption. Elle peut mener, jusqu'au complet sevrage, l'enfant qu'elle nourrit quelquefois jusqu'à l'âge de trois ans. Ce n'est qu'après, qu'on l'envoie au bouc et qu'elle se prête à une nouvelle gestation.

A ce régime, le nourrisson acquiert une constitution robuste comme celle de sa nourrice caprine ; sa santé prend un équilibre parfait ; ses organes et son corps se développent harmonieusement et c'est sur cet ensemble de force et de solidité que se fondera sa remarquable résistance à l'atteinte de toutes les maladies de l'en-

fance. Nous touchons là au domaine médical, mais n'est-il pas étroitement en rapport avec notre intérêt économique?

D'après des rapports officiels conservés dans les archives de la *Société Nationale d'Acclimatation*, c'est bien en stabulation constante que vivaient les excellentes laitières caprines du Mont d'Or Lyonnais.

Il y a deux cents ans, les fabricants de fromage de ce pays ne suffisaient pas à satisfaire leur clientèle d'amateurs et cherchaient par tous les moyens à augmenter le rendement de leurs chèvres. Ils arrivaient à leur faire consommer par jour jusqu'à 12 et 13 kilogrammes de fourrage vert (1) en neuf repas et à leur faire produire dans ces conditions de suralimentation, à chacune, jusqu'à 1200 litres de lait en 12 mois.

La chèvre, qui s'est avérée capable de donner un pareil résultat, est bien, d'après les descriptions qui nous en ont été faites, *celle de la grande race autochtone des Alpes*.

Les possibilités de rendement de cette admirable laitière ont été vérifiées à plusieurs reprises par des personnes de notre Société, dont nous pouvons invoquer le témoignage, et d'ailleurs par le signataire de ce rapport lui-même, et toutes ces expériences ont confirmé l'exactitude des chiffres accusés par les gens du Mont d'Or Lyonnais (2).

Le fait est d'autant plus extraordinaire que la bête capable de fournir ainsi 6, 7 et même 8 litres de lait par jour au plus fort de sa lactation, tire cette masse considérable de lait d'une réserve de substance vive dont le poids sur pied n'excède guère 50 kilogr., avec 6 à 7 kilogr. de sang.

Ajoutons que cet animal, adulte *seulement à l'âge de 4 à 5 ans*, est en état de mettre bas dès l'âge d'un an et reste en possibilité de produire au-delà de 20 ans. Il est même économiquement avantageux de profiter de sa précocité, car mis en produit très jeune, sa faculté laitière s'accroît et son appétit s'accroît pour lui permettre de

(1) Le poids du fourrage *vert* est quatre fois celui du fourrage *sec*: la chèvre en question aurait donc consommé par jour la valeur de 3 kil. de bon foin de prairie plus quelque provende substantielle, suivi d'un breuvage également nourrissant. Il faut que la laitière boive beaucoup et que son breuvage soit toujours tiède, été comme hiver.

(2) Le record des bêtes laitières dans le monde entier est une *chèvre alpine* existant présentement à Los Angelès (Californie). Elle a produit, en 12 mois, 29 fois son poids vif en kilogr. de lait (Conférence du Dr DE LANGLE à la Société d'Acclimatation. Séance du 14 nov. 1921).

faire face à sa double dépense physique : celle de sa production et celle que nécessite sa croissance. C'est là encore un fait dûment vérifié et appréciable dans la pratique. Il va de soi que les bêtes poussées très jeunes à la production demandent à être nourries dans la mesure suffisante pour compenser l'effort physiologique qui leur est réclamé.

En définitive, nous préconisons l'emploi et la diffusion de la seule chèvre d'Europe qui nous paraisse être, non seulement le pur sang authentique de la race de notre continent, mais également la plus forte laitière de l'espèce. C'est cette race qu'il importe d'améliorer par sélection et bons soins et de fixer dans ses éminentes qualités.

Nous nous élevons avec véhémence contre l'idée de limiter son rôle en l'appelant *la vache du pauvre*. Ce funeste qualificatif a été peut-être une des principales causes de sa défaveur dans l'esprit de notre temps où le pauvre lui-même veut tromper sur sa qualité. La chèvre doit être la laitière appréciée de tout le monde, parce qu'elle est utile à chacun.

Présentement, l'Éleveur, dans sa pratique de sélection, devra s'appliquer à maintenir à l'Alpine son type original, veiller à la finesse et à la solidité de ces formes, à l'élégance et au cachet caractéristique de la tête sans se préoccuper de savoir si le sujet aura des cornes ou n'en aura pas (1).

Il ne s'attache aux cornes aucune valeur ou qualité économique, si ce n'est que leur forme et leur nature sont distinctifs de race, alors que l'absence de cornes n'a à cet égard aucune signification.

N'en a pas davantage la couleur de la robe sous laquelle sont recommandées les pseudo-races suisses qui en réalité ne constituent qu'une seule et même race, ayant de multiples livrées, que possède la France avec tout autant de droit et qui n'est autre que la précieuse chèvre des Alpes. Nous mettons à part la race « Schwartzhals » du haut Valais qui n'est nullement originaire de Suisse, mais y a été importée certainement à une époque peut-être ancienne, puisqu'on n'a pas gardé le souvenir de son acclimatation dans les montagnes helvétiques. En tout cas, son long poil la situe comme origine dans la zone septentrionale et l'on trouve son type exact en Scandinavie.

Nous ne voyons cependant aucun inconvénient à ce que nos

(1) Il existe des moyens très pratiques pour supprimer artificiellement les cornes des chèvres adultes dans les cas où l'amateur les considère indésirables, et cela sans imposer de souffrances à l'animal.

Éleveurs de chèvres, dans un intérêt commercial, sacrifient dans une certaine mesure au snobisme qui consiste à aligner, par couleur, les bêtes qu'ils produisent afin de leur donner une plus-value suivant la recherche de la robe. Ce jeu innocent ne devient grave que lorsqu'on exclut de l'élevage tout sujet qui aurait tendance à avoir des cornes alors que celui-ci peut, par ailleurs, être doué de toutes les qualités qui en feraient plus tard une bête de produit hors ligne.

Les personnes qui ont le désir de ne tenir que des chèvres sans cornes, ont toute facilité pour arriver à leurs fins, sans la pratique que nous venons de condamner comme contraire à l'intérêt de l'espèce. Il leur suffira de supprimer les cornes naissantes de la jeune bête dès qu'ils les verront apparaître. Une piqure bien accusée au thermocautère au milieu de la proéminence, puis une succession de ces mêmes feux en cercle tout autour de la base de la matière cornée, anéantira celle-ci sans que le petit patient paraisse en souffrir dans la moindre mesure. C'est simple et expéditif et à la portée de tout chacun qui voudrait tenter cette petite opération. On obtient le même résultat avec des pâtes caustiques appropriées.

Il est également primordial de signaler au public peu disposé à accueillir les produits de la chèvre, parce qu'il les croit empreints d'un goût et même d'une odeur d'espèce spéciale, que nous sommes aujourd'hui en mesure, par de simples précautions de propreté et autres, de dissimuler complètement, à la dégustation du lait, son origine caprine. De même, nous pouvons démontrer péremptoirement que les boucs peuvent être excellents reproducteurs sans dégager l'odeur hircine odieuse à tout le monde.

Les boucs de nos élevages futurs ne sentiront pas plus que ne le font les mâles d'espèce ovine et bovine.

Si donc le lait de chèvre ne se distingue plus au goût du meilleur lait de vache, si, d'autre part, nous n'avons plus le désagrément de tenir dans nos chèvreseries des boucs puants, nous ne voyons plus quelle raison on pourrait objecter contre l'emploi des chèvres laitières dans nos services d'alimentation ; nous trouvons même une raison considérable pour leur adoption ainsi qu'on en jugera par ce qui va suivre.

La chèvre de « race » dans ses rapports avec l'hygiène publique et le bien-être social.

Au point de vue social, la diffusion d'une race caprine perfectionnée peut avoir des effets inestimables. Son emploi sur une grande échelle améliorera profondément le régime alimentaire des enfants et des malades, et fournira un puissant élément de lutte contre l'infection tuberculeuse.

Sans prétendre que la chèvre porte en soi un principe concret qui l'immuniserait contre la redoutable microbe, nous sommes en mesure d'affirmer que la chèvre *ne contracte jamais spontanément* la tuberculose. Nous tenons cependant pour vraisemblable que la contamination ait pu être obtenue par des procédés de laboratoire et le contagé à dose massive en soumettant le sujet à un régime débilisant capable d'amoindrir sa faculté de réaction contre la maladie (1).

Nous savons, en outre, qu'il existe une *pseudo-tuberculose* qui atteint les chèvres exposées au froid humide. Cette maladie peut affecter une forme purulente et cachectisante.

Les autorités médicales de tous les pays sont unanimes pour déclarer que le lait ne peut exercer ses vertus physiologiques dans l'organisme du nouveau-né ou du débile qui ne peut vivre que de cet aliment, qu'autant que celui-ci est administré à l'état cru et dans sa forme et ses propriétés intégrales.

La chèvre est le seul animal qui puisse fournir à l'enfant et au valétudinaire le lait sous cette forme idéale. Elle seule est suffisamment saine et maniable pour suppléer la jeune mère près du berceau du nouveau-né.

Avec l'enfant à la mamelle caprine, pas de tuberculose, pas de syphilis, pas de gastro-entérite à craindre. La digestibilité du lait de la chèvre alpine est tout à fait remarquable. Avec l'allaitement par la chèvre, les troubles gastriques ne sont pas plus fréquents qu'avec l'allaitement par la femme.

(1) La chèvre utilise supérieurement comme nourriture les végétaux les plus grossiers, les plus ligneux, les plus pauvres en éléments nutritifs. Dans des parages arides et quasi-désertiques où tout autre bétail s'étiole et succombe faute de fourrage approprié, la chèvre s'alimente, s'entretient en bon état. Tant qu'elle est libre et en possibilité de se suffire, on ne la verra jamais tomber dans l'état de misère physiologique qui constitue le terrain favorable au développement du bacille tuberculeux.

APPENDICE.

Le travail qui précède montre la situation de la question caprine au moment où s'ouvraient les débats de la cause de la Chèvre devant le Congrès d'allure internationale tenu à Ruremonde (Pays-Bas), les 16, 17 et 18 août 1921.

A l'occasion de ces assises et par d'autres informations que j'ai pu me procurer depuis ces dates, notamment au cours de la remarquable conférence tenue, à la *Société nationale d'Acclimatation*, le 14 novembre 1921, par le D^r DE LANGLE ancien professeur au Collège de médecine et de chirurgie de Boston, je me suis documenté sur l'état de cette importante question dans une mesure considérable, et je suis de plus en plus convaincu qu'il peut sortir d'une étude de mise en pratique des connaissances acquises à ce jour des facultés de la Chèvre, de très grandes choses dans l'ordre de l'hygiène et du bien-être de tout le monde.

Mais à titre de préambule à cet exposé des utilisations de la Chèvre, rappelons les déclarations de haut intérêt faites par le Professeur Charles RICHET, dans son discours inaugural du Congrès interallié de Physiologie, tenu à Paris, en juillet 1920, et dont il a présidé les assises :

« Toute la physiologie de l'alimentation, telle qu'on l'enseignait, il y a 20 ans, même il y a dix ans est à revoir... Outre les graisses, il y a des *éléments nutritifs* qu'on a appelés des *vitamines*... La cuisson à laquelle nous soumettons presque tous nos aliments, n'est-elle pas une méthode anti-physiologique, contraire à une saine alimentation ?

« Nous sommes, dans l'immense nature, les seuls êtres vivants qui faisons cuire nos aliments et par conséquent détériorons les objets de notre alimentation ».

M. RICHET, pense qu'il serait opportun de revenir, partiellement du moins, à la cuisine que pratiquaient nos premiers pères, parce qu'il pense qu'il doit exister un parasitisme normal, une symbiose normale favorable à l'évolution de notre organisme et par conséquent à ménager.

Dans le même numéro de la *Presse Médicale* (14 août 1920) où je relève les paroles que je viens de citer, le Professeur Charles PORCHER, auquel je dois la faveur de parler à la tribune de cette Revue et que je remercie de l'honneur qu'il me fait, disait dans « son Coup d'œil d'ensemble sur le lait » :

» Mais il n'y a pas, dans le lait, que des composants définis, il s'y trouve aussi des composants biochimiques que nous ne connaissons pas par leur formule, que nous ne pouvons pas isoler, mais dont la présence se révèle à nous sous des modalités très différentes. Ces composants biochimiques sont

les diastases et les vitamines. Pas plus les uns que les autres ne sont isolables, et de plus la chimie à l'heure actuelle est impuissante à les déceler par des réactions *in vitro*. *Seule la marche de la nutrition nous renseigne sur leur indispensabilité.* Il faut des vitamines dans le lait pour que la nutrition suive une évolution normale. Le lait dont les vitamines auront été détruites par un hyperchauffage possède tous les composants définis, mais il ne sera plus l'aliment complet au sens moderne, et son emploi continu pourra amener des troubles de carence dont le scorbut infantile est le plus prononcé.

Nous voilà fixés, et tout le monde s'incline devant les avertissements venant d'autorités si justement qualifiés pour bien connaître les choses dont elles parlent. Chacun s'applique dès maintenant à régler son régime alimentaire de manière à pouvoir bénéficier au plus tôt du bien-être que doit lui procurer les effets de la nouvelle loi d'hygiène à observer.

Mais si ce nouveau régime d'alimentation a tant d'importance pour la santé de l'adulte qui a l'embarras du choix pour constituer son menu quotidien, combien plus il est impérieux d'appliquer les nouveaux préceptes à l'être humain assez débile pour ne pouvoir vivre que de l'aliment complet et physiologique qu'est le lait !

On peut même ajouter que la nouvelle doctrine laisse supposer que ces composants biochimiques mystérieux qui anime le lait, signalé sous le nom de « vitamines », pourraient bien intervenir dans la structure du corps, comme un ciment qui donnerait la *solidité*, la *résistance* et la *durée*.

Mais avant de conclure dans ce courant d'idées, je reprends l'exposé des faits sur lesquels ce qui précède devait projeter certaines clartés.

Le Congrès de Ruremonde nous a appris que le cheptel caprin néerlandais peut-être évalué actuellement à 10 millions de florins, soit 40 millions en francs français et comporte environ 300.000 têtes caprines dont 250.000 chèvres laitières. Une chèvre en lait vaut au bas mot 200 francs et quand elle cesse d'être ainsi, elle se vend encore en boucherie de 70 à 100 francs. Un chevreau destiné à l'élevage vaut au sevrage environ 100 francs.

Les Hollandais ont le bon esprit de considérer la Chèvre comme une valeur industrielle notable et commencent à s'impressionner d'une considération infiniment plus importante, à savoir que la Chèvre par la presque immunité dont elle jouit devant l'infection tuberculeuse, peut jouer un rôle immense au point de vue de l'hygiène sociale.

En effet, M. TIMMERMANS, Conseiller technique à Ruremonde, a relevé, dans les abattoirs de son district limbourgeois où la Chèvre est en faveur même comme bête de boucherie, que sur 49.030 caprins sacrifiés, 77 carcasses seulement ont été écartées, comme impropres à la consommation humaine, soit 0,153 % ou un cas et demi suspect sur mille

bêtes abattues. A Rotterdam, comme à Groningue, ce pourcentage est même tombé à 0,053 d'unité pour cent, c'est à-dire à peine un demi cas suspect sur mille animaux. Autant dire que la sécurité est complète.

Par contre, la strongylose, la coccidiose et l'ostéomalacie ont donné lieu à des communications intéressantes, de la part des docteurs LOURENS, DE BLIECK et du professeur WESTER d'Utrecht. Ce dernier s'est aussi préoccupé des cas fréquents d'infécondité dans les troupeaux caprins de Hollande.

A mon humble avis, cette chèvre hollandaise qui n'est nullement indigène de pays, mais y a été importée des Alpes et se trouve sélectionnée selon les méthodes suisses sur un sol nettement défavorable, contraire aux conditions de vie nécessaires à l'espèce, ne peut prospérer que dans la mesure où elle pourra être maintenue en stabulation.

C'est d'ailleurs à ce régime d'existence que la grande industrie caprine compte astreindre les troupeaux de laitières qu'une Société puissante est en train d'installer au voisinage d'un grand centre néerlandais pour les besoins en lait cru et vivant des malades et des petits enfants.

En Belgique, la question caprine éveille un intérêt non moins considérable que dans le Limbourg où les corons formés aux abords des charbonnages nouvellement ouverts cherchent à améliorer leur vie économique par l'élevage de la chèvre de race.

Les Belges possédaient avant la guerre 246.000 chèvres en stabulation et s'étaient admirablement organisés pour une exploitation fructueuse de l'industrie caprine. Le Professeur REUL, de l'École vétérinaire de Bruxelles, s'était montré grand partisan de la propagation de cette espèce agricole qu'il connaissait bien pour l'avoir suivie en clientèle et qu'il déclarait si résistante à la tuberculose qu'il n'avait jamais rencontré un seul cas de tuberculose *spontanée* dans les nombreuses écuries caprines qu'il a eu occasion de visiter.

Mais de tout ce que nous avons pu apprendre à Rùremonde sur les valeurs de la Chèvre en Belgique, rien n'égale en intérêt les conclusions du très court rapport présenté dans les termes suivants par M. le D^r Pol DEMADE, de Bruxelles, ancien assistant au laboratoire de Biologie de l'Université de Louvain, ancien Directeur de la maison de cure de Haeltest.

Sur le lait de Chèvre

1^o Comme aliment ; 2^o au point de vue médical.

« Conclusions diététiques de l'emploi du lait de chèvre, pendant une pratique suivie et méthodique de 1900 à 1914.

« I. Le lait de chèvre est incomparable à titre alimentaire au cours de la gastro-entérite infantile ; associé au début de la diète hydrique, et puis donné

en coupage d'abord, pur ensuite et *sans être bouilli bien entendu*, c'est-à-dire tout imprégné de ses vitamines (vitamines que la chaleur détruirait), le lait de chèvre donne des succès constants. Je l'ai expérimenté sur cinquante enfants.

II. *Le lait de chèvre non bouilli* est un des éléments de *succès constant* dans cette affection mal définie qu'on appelle *fièvre de croissance* et qui est caractérisée par de la fièvre et des manifestations osseuses des épiphyses.

« Je l'ai vu, dans douze cas bien observés, donner des résultats nets et remarquables.

« III. *Le lait de chèvre est l'aliment de choix dans l'affection classée comme chloro-anémie des jeunes filles pubères.*

« Il est inutile de lui associer la médication ferrugineuse, le fer étant un médicament qui pousse aux hémorragies chaque fois que la tuberculose est menaçante.

« IV. J'ai donné *le lait de chèvre dans une centaine de cas de tuberculose*. Le lait de chèvre, sans avoir aucune valeur spécifique, surpasse cependant le lait de vache. Il est mieux toléré, il est plus digestif, il n'a pas besoin de subir l'action de la chaleur.

« A l'époque où je commençais mes observations sur la valeur du lait en thérapeutique, nous ignorions l'importance que devait acquérir dans la suite le problème des vitamines. Dès cette époque j'avais la conviction, comme je l'ai écrit plusieurs fois, que le lait stérilisé était un lait déficient.

« Il est prouvé aujourd'hui que le lait qui a subi, pendant un certain temps, l'action de la chaleur, est du lait stérile, c'est-à-dire du lait *mort*, autant dire du lait inutile.

« Ma conviction, appuyée sur des faits nombreux (plusieurs centaines) est : que la chèvre est une de nos plus grandes ressources, étant habituellement tout à fait réfractaire (99 fois sur 100) à la tuberculose, tandis que la vache est d'une réceptivité quasi universelle ».

Pendant que ce distingué praticien relevait les faits de haut intérêt révélés ci-dessus, des études similaires se poursuivaient aux antipodes du pays belge, à la diligence du D^r LEE SECOR, autrefois professeur de clinique dans un des grands centres médicaux des Etats-Unis, aujourd'hui médecin-chef du sanatorium Kerrville et de l'hôpital Secor du Texas, situés sur les collines voisines de San Antonio.

Le docteur William LEE SECOR a été à même d'étudier les chèvres laitières dans leur pays d'origine, en Europe, et a pu se convaincre qu'il est un grand nombre d'affections gastro-intestinales à l'égard desquelles le lait de chèvre, pris dans des conditions appropriées, agit comme une panacée. Aussi a-t-il doté les deux établissements qu'il dirige selon les dernières méthodes scientifiques, d'un important troupeau de chèvres laitières destinées à pourvoir à la cure au lait cru et vivant.

Les résultats remarquables qu'il a obtenus l'ont porté à préconiser très énergiquement la plus grande généralisation de l'emploi du lait de

chèvre pour le traitement des maladies de l'estomac et de l'intestin, aussi bien des enfants que des adultes. Il a la conviction qu'une grande partie des ulcères du duodenum, convenablement soignées à l'aide du lait de chèvre, pourraient être guéries sans opération.

Le docteur SECOR dit qu'il est plus que facile de prouver que les chèvres sont à peu près rebelles à la tuberculose, tandis que les vaches de Jersey sont particulièrement sujettes à cette maladie. Enfin, il affirme que le temps n'est pas loin où tout sanatorium affecté aux maladies gastro-intestinales et aux cures de repos, regardera un vaste troupeau de chèvres laitières comme l'un des éléments essentiels de son agencement.

Non moins intéressantes ont été les révélations apportées par le D^r DE LANGLE, envoyé en Europe, par de puissantes organisations chevrrières de Californie, en vue de l'importation de reproducteurs de la race alpine destinés à renouveler le sang des 300.000 chèvres laitières déjà en service dans cet Etat de l'Union pour l'allaitement des jeunes enfants. Ce praticien presque septuagénaire qui attribue à l'usage intensif du lait cru de la Chèvre la guérison d'une maladie, considérée incurable, qui l'a forcé à se traîner sur des béquilles pendant 15 ans, s'est astreint à conduire lui-même à San Francisco son troupeau d'Alpines acquis en France. Après une quarantaine de deux mois, à la Havane, il a affronté, parvenu sur le continent américain un voyage de 13 jours en chemin de fer dans des conditions particulièrement pénibles pour rester auprès de ses animaux et les garder en bonne forme de production dès leur arrivée à destination.

Voilà le cas que l'on fait dans le Nouveau-Monde d'une race caprine chez nous que nous dédaignons d'apprécier selon ses mérites.

En Californie, plus de mille exploitations agricoles ont pour objet l'élevage de la Chèvre. Certaines fermes possèdent 150 à 200 chèvres. La firme du lait concentré « Widemann » possède un troupeau de 6.000 têtes.

L'emploi du lait de chèvre pour les tuberculeux des institutions de Californie, attira l'attention des autorités du canton de Cook, dans l'Illinois qui comprend la ville de Chicago. C'est là qu'on trouve, après New-York, les établissements d'assistance publique les plus importants des Etats-Unis, comportant plus de 5.000 lits.

Les directeurs de ces établissements envoyèrent, au commencement de 1920, une Commission en Californie pour acheter des troupeaux de chèvres. Au cours de l'été 1921, la Commission chargée de l'étude de cette question d'alimentation par la Chèvre, présenta son premier rapport duquel il résulte que les enfants, présentant des cas graves et avancés de maladies ayant à leur principe de la tuberculose, de la cachexie, et mis au régime du lait de chèvre, s'étaient améliorés dans la mesure de 50 %.

La station expérimentale du Département de l'Agriculture de Geneva, Etat de New York, rapporte que 27 enfants dont l'état était fort grave (rachitisme, scrofule, gastro-entérite, athrepsie) furent mis au lait de chèvre cru et vivant. Après six mois de régime, le rapport présenté donne les résultats suivants : 1 décès ; amélioration dans 2 cas ; guérison ou rétablissement complet dans 24 cas (sur 27).

Le rapport ajoute que les enfants augmentaient de poids continuellement, avaient meilleure mine, étaient plus gais, plus vifs, plus actifs que les enfants du même âge, bien portants et nourris d'autre façon.

Le rapport se termine par cette réflexion :

« Malgré que nous ayons étudié et analysé les constituants du lait de chèvre et que nous pensions connaître toutes ses facultés physiologiques, nous ne nous expliquons pas quand même, l'effet extraordinaire que ce lait a produit sur les enfants dont il est question ».

De nombreux autres cas nous ont été cités par le D^r DE LANGLE ; leur reproduction ne saurait qu'allonger la liste des faits surprenants qu'il nous est loisible de vérifier dans la pratique en France, maintenant que nous connaissons exactement la technique nécessaire pour mener à bien, non plus une expérience, mais une institution qui a fait ses preuves à l'Etranger d'une façon si complète (1).

La Chèvre a été avant la guerre et est encore en grande faveur dans les pays rhénans. La puériculture de ces régions ferait bien de s'inspirer à cet égard des idées justes et fortes que j'ai entendu exposer au Congrès de Ruremonde par MM. DETTWEILER et TOPP, deux savants Wesphaliens qui savent ce que l'on peut demander à la chèvre et ce qu'elle est capable de donner quand on l'entoure de bons soins (2).

Je termine sur une remarque que m'a faite, il y a vingt-cinq ans, le Docteur LESAGE, médecin d'enfants à l'hôpital Herold, de Paris. Ce praticien rentrait d'un voyage d'études dans tout le Sud de l'Europe, voyage accompli au cours de la saison la plus chaude de l'année. Il fut frappé par un fait qu'il n'arrivait pas à comprendre : tandis qu'à Paris, il avait à lutter, au temps de la canicule, contre des épidémies pernicieuses faisant d'effroyables hécatombes de petits enfants, il n'avait pu observer

(1) Le lancement de l'idée d'une utilisation rationnelle de la Chèvre a été fait et a pleinement réussi aux Etats-Unis à la faveur d'un journal spécial qui s'est donné la mission d'instruire sur les meilleures méthodes d'élevage, sur les meilleurs moyens d'employer les produits de la Chèvre, enfin surtout sur la technique d'élever les enfants à la mamelle caprine : cette dernière suggestion est le clou de l'idée. Ce sera aussi le succès de la revue internationale mensuelle *La Chèvre au Pays* (55, rue de Verneuil, à Paris) dont la Revue *Le Lait* veut bien encourager l'avènement.

(2) Dans les pays cheviens d'Allemagne, la Chèvre occupe la toute première place sur l'échelle des animaux utiles, même avant le porc.

dans les établissements qu'il venait de visiter la moindre gastro-entérite infantile. Intrigué et à force d'interroger ses confrères étrangers, il finit par apprendre que l'admirable état sanitaire qui permettait à tous les bébés de se garder à la vie était dû uniquement à un usage de pays. Tout le monde achetait son lait au chevrier qui passe et qui, au besoin, fait monter sa laitière jusqu'au berceau de l'enfant, jusqu'au lit du malade pour y exercer sa bienfaisante fonction.

23 avril 1922.

L'ÉLEVAGE DE LA CHÈVRE EN SUISSE,

par M. B. COLLAUD,

Chef de Service du Département de l'Agriculture à Fribourg.

I. *Fonctions économiques.* — La chèvre, cette vache du pauvre, comme on se plaît à l'appeler si souvent et avec raison, n'a pas encore réussi à attirer sur elle toute l'attention qu'elle mérite. Cependant, les services qu'elle rend à la classe peu aisée, surtout dans nos hautes vallées, sont considérables et ne sauraient être rendus par aucun autre animal dans des conditions analogues. Si le gros bétail est indispensable aux grands propriétaires, la chèvre ne l'est pas moins aux petits cultivateurs et aux populations ouvrières des centres industriels.

Ses détracteurs, nous ne l'ignorons point, lui reprochent une quantité de défauts ; mais ils sont, cependant, forcés d'avouer aussi qu'elle possède beaucoup de qualités qui lui font pardonner des torts en partie contestables.

De nombreux progrès ont été réalisés de nos jours dans cet élevage, mais malheureusement nous rencontrons encore passablement d'agronomes, qui, prenant prétexte du fait que l'élevage de la chèvre n'est point de la *culture intensive*, cherchent à reléguer cet animal à l'arrière plan de l'économie rurale.

Parce que les propriétaires de chèvres sont généralement peu fortunés, ce n'est pas une raison pour se désintéresser complètement d'eux. Nous estimons au contraire que les associations agricoles et les pouvoirs publics agissent très sagement et travaillent au bien être de l'humble cultivateur, en lui enseignant à tirer le meilleur parti possible de son menu bétail, et en ouvrant à son commerce de nouveaux débouchés.